

Dans un monde souvent dur et chaotique, les philosophes grecs et romains ont tenté de construire les chemins du bonheur intérieur. Ces modèles ne manquent pas de grandeur. Ils ont aussi des limites.

### PAR ROGER-POL DROIT

L'Antiquité était violente, bien au-delà de tout ce que nous connaissons. Guerres, massacres, expéditions punitives étaient monnaie courante. Personne ne s'offusquait de la peine de mort ni des châtiments corporels. La torture se pratiquait ouvertement. Les îlots de liberté civique étaient rares ou éphémères. Depuis les anciens tyrans des premières cités grecques jusqu'aux empereurs romains du déclin, le plus fréquent est de voir l'arbitraire du pouvoir n'épargner personne. Quelques régions et quelques époques mises à part, les voyages étaient risqués – routes peu sûres, mers piratées. Si l'on ajoute la fragilité de la médecine, la fréquence des épidémies, peste ou autres, on peut commencer à comprendre que les philosophes aient songé, dans ce chaos, à bâtir une citadelle intérieure où se réfugier.

Ils nous ont transmis le plan de ces forteresses mentales, les matériaux à utiliser, les voies d'accès. Ces refuges anti-ques nous intéressent de plus en plus. Parce que la violence

## Pythagore

**Né à Samos vers 570 avant notre ère, mort à Métaponte vers 480**

### L'ordre du monde

« C'est Pythagore le premier qui a donné le nom de cosmos à l'enveloppe de l'univers en raison de l'organisation qui s'y voit. » Aetius, « Opinions des philosophes », II, 1,1.

Il est difficile de démêler réalité et légende dans les témoignages, souvent tardifs, qui concernent Pythagore. Nous ne possédons, en effet, aucun texte qui puisse lui être attribué avec certitude. Plusieurs biographies de ce fondateur, qui aurait inventé le terme « philosophe », sont même truffées d'épisodes fantastiques, comme celle rédigée par Jamblique vers le début du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère.

En tout cas, le nom de Pythagore est associé à l'idée qu'il existe une structure mathématique de la réalité, susceptible d'en expliquer l'ordonnement. Cette conception d'un ordre logique du cosmos, auquel notre raison peut accéder, aura une grande influence sur toute la pensée grecque, de Platon jusqu'aux stoïciens.

Cette conception est évidemment fondamentale pour l'idée de sérénité : c'est en comprenant l'ordre de l'univers que le sage échappe au piège des crises inutiles.

### A lire

Jamblique, « Vie de Pythagore », traduction et notes de Luc Brisson et Alain-Philippe Segonds (Les Belles Lettres, 1996).

# Leurs leçons pour être heureux malgré tout

MUSÉE DU VATICAN-ELECTA-LEENAGE

Pythagore, détail de « L'école d'Athènes », de Raphaël

revient? Ce serait trop simple. Nous avons pourtant le sentiment que les chercheurs de sagesse de l'Antiquité ont déjà eu affaire, en leur temps, à cent questions qui sont aujourd'hui les nôtres. Certaines sont éternelles : brièveté de l'existence, vanité des honneurs ou insatisfaction permanente de la vie dispersée. D'autres reviennent, s'éclairent d'un jour nouveau.

De siècle en siècle, ces philosophes n'ont cessé de voir des valeurs morales en péril, des croyances traditionnelles en voie de disparition. Ils ont répété que la confiance s'estompe et que la débauche s'étend. Ils semblent même avoir tout connu de ce que nous constatons : corruption, rivalités au sommet du pouvoir, scandales, irruption de la vie privée dans la vie publique, mais aussi choc des civilisations, fortunes immenses et pauvreté populaire, inégalités vertigineuses. Comment, dans ces conditions, ne pas leur prêter attention ?

D'autant plus que ce qu'ils ont tenté peut fasciner encore : être heureux malgré tout – voilà l'unique projet qui leur est commun, même si leurs moyens pour le réaliser sont distincts, voire opposés. Contre l'éphémère et le fugace, tous visent une sérénité stable, soustraite aux aléas et aux fluctuations du hasard. Contre l'anarchie des désirs et la multiplicité des crises, ils cherchent à trouver la satisfaction la plus profonde et la plus conforme à notre nature, celle qui ne déçoit pas. Cette quête ultime, ils entendent aussi la mener sans le secours d'aucune révélation, par les seuls pouvoirs de la raison. En ce sens, ils mettent le divin à hauteur d'homme.

**Des chemins distincts** Cet homme égal aux dieux a pour eux le visage du sage. Il faut entendre par là l'homme pleinement réalisé, débarrassé des illusions et des erreurs qui engendrent le malheur ordinaire. C'est un idéal, il ne sera peut-être jamais atteint, on doute qu'un seul homme jamais ait été sage, mais on peut tenter de s'approcher de cette perfection. Il existe plusieurs voies différentes. Toutes sont célèbres et distinguent entre elles les écoles de sagesse de l'Antiquité.

Les disciples de Platon et d'Aristote vont privilégier la contemplation du vrai et la recherche des connaissances, convaincus que le bonheur suprême réside, avant toute chose, dans la vie intellectuelle. Les cyniques soutiennent au contraire que seuls comptent les actes : pour vivre heureux, nous devons rejoindre la nature, nous défaire de tous les carcans de la société et de ses règles artificielles.

Selon les épicuriens, le plaisir en repos, la paix du corps et de l'âme constituent la clé de ce bonheur « divin » qui est accessible aux humains, à la condition qu'ils apprennent à se défaire de leurs désirs inutiles, donc à se tenir dans les simples limites de leur corps. Seule la volonté, aux yeux des stoïciens, peut garantir la pérennité de notre bonheur, car elle seule dépend de nous et n'est pas soumise, comme le corps, aux aléas extérieurs. Le doute lui-même est transformé par les sceptiques en refuge pour la sérénité : si nos jugements ne sont pas fiables, si aucune certitude ne nous est réellement accessible, nous n'avons plus à nous tourmenter à ce sujet.

On remarquera que ces méthodes, impérissables et diver-

gentes, ont en commun d'opérer une scission. Le monde aurait deux versants. On se sépare de celui qui égare et illusionne pour rejoindre celui qui servira de refuge. Les platoniciens, amis des Idées, se détournent du monde sensible et de ses changements incessants. Les cyniques, qui veulent coller à la nature, rompent avec l'ordre des lois et des normes sociales d'où sont censés provenir nos malheurs. Les disciples d'Epicure se retranchent de la Cité, de son organisation politique, pour se réfugier dans une communauté restreinte d'amis en confiance. Les stoïciens croient pouvoir se rendre indépendants du corps et de ses vicissitudes pour se

replier dans la « citadelle intérieure » qu'ils estiment pouvoir maîtriser entièrement. Les sceptiques gagnent leur sérénité paradoxale en disant adieu à la poursuite même de la vérité.

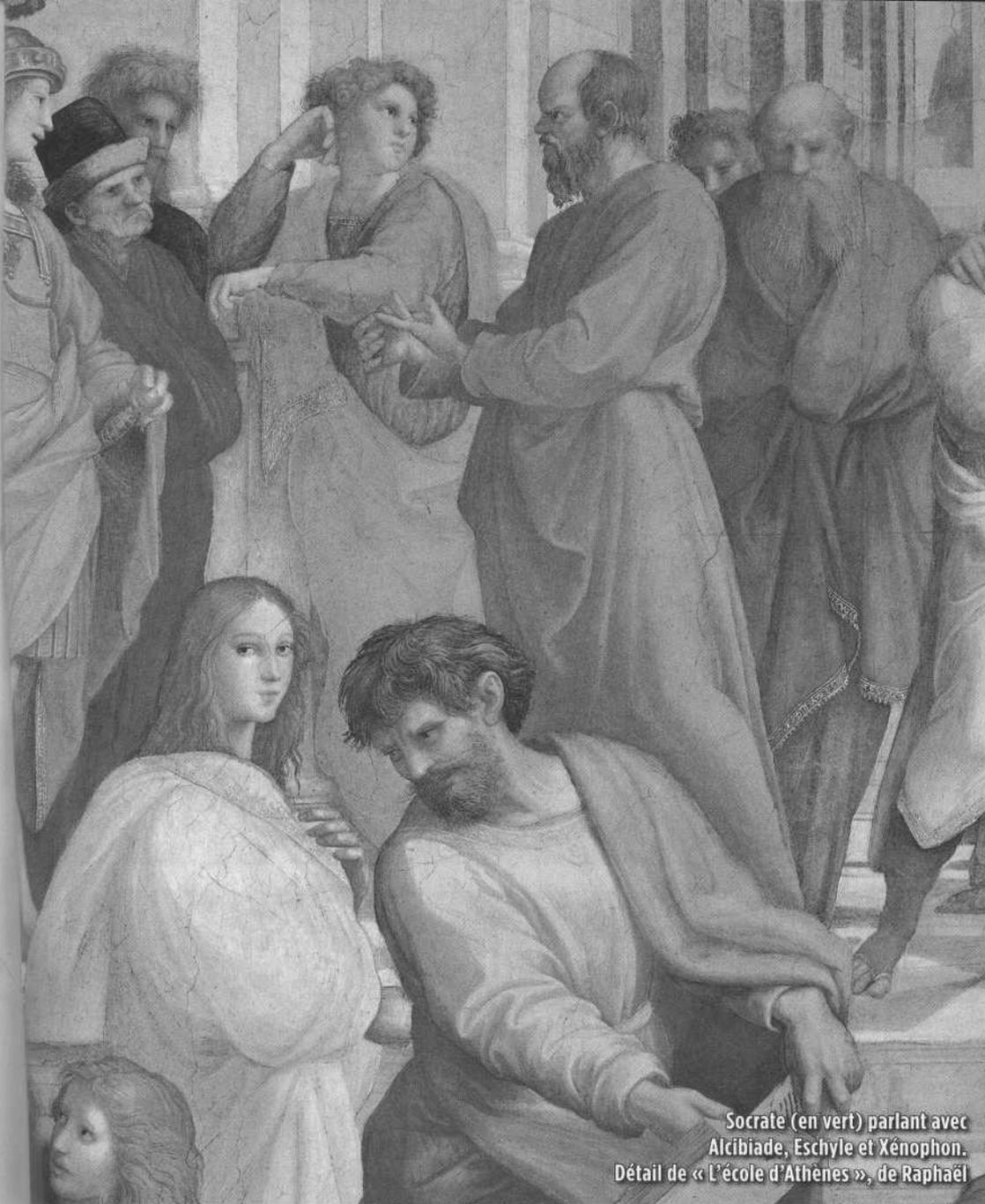
Sans doute, dans ce mouvement général de repli et de retrait, y a-t-il une réelle grandeur. De ces expérimentateurs d'existence que furent les chercheurs de sagesse de l'Antiquité, il serait vain de nier que nous avons toujours beaucoup à apprendre. Sur le gouvernement de soi et sur l'usage des plaisirs, comme Michel Foucault l'avait discerné, ils ont à nous donner encore bien des leçons. On pourrait ajouter qu'à mesure que s'intensifient la superficialité, la dispersion, le règne de l'émotionnel qui marquent notre époque, ces maîtres de sagesse deviennent plus nécessaires que jamais. Malgré tout, ce serait une erreur d'en attendre trop.

**Les limites du retrait** Concernant nos crises personnelles – déceptions, deuils, stress et autres –, il y aura, évidemment toujours de quoi faire avec certains des conseils de sérénité des Anciens. On pourrait certes mettre en question leur idéal de calme – pas de trouble, pas de souffrance, à la limite peu d'affect, pas d'attachement – et préférer une vision de l'existence plus tragique, moins sereine. On peut opposer à leur bonheur stable le choix d'une intensité, éventuellement tragique. Ce serait un autre débat. La vraie question est celle de leur pertinence pour les enjeux de notre époque. Elle est limitée par deux faits majeurs.

Le premier est l'inadéquation entre ces sagesse du repli individuel et les crises globales que nous avons à résoudre. De la crise de l'énergie aux risques de pandémie, de l'utilisation des réserves d'eau à la démographie, des changements climatiques à l'organisation du commerce, les enjeux cruciaux de notre époque sont à la fois impossibles à esquiver et marqués par une totale interdépendance planétaire. Ces questions, inimaginables pour les penseurs de l'Antiquité, requièrent des réflexions très différentes des leurs, prenant en compte la politique et l'Histoire dans leur dimension collective et leur nécessaire solidarité.

Le second fait est sans doute plus difficile à entrevoir. Notre sentiment d'avoir affaire à des conseils de sagesse éternels est peut-être en partie trompeur. L'individu, sous Périclès ou sous Néron, n'est pas nécessairement identique à ce qu'il est aujourd'hui. Sa définition, ses attributs, son organisation interne ont changé au cours de plus de deux mille ans, en particulier sous l'impact profond du christianisme. Celui-ci décline depuis longtemps déjà, mais cette situation ne nous

Être heureux malgré tout – voilà l'unique projet commun aux philosophes grecs et romains. Ils entendent mener cette quête par les seuls pouvoirs de la raison.



Socrate (en vert) parlant avec Alcibiade, Eschyle et Xénophon. Détail de « L'école d'Athènes », de Raphaël

# Socrate

Né à Athènes en -470, mort à Athènes en 399

### La sérénité de la parole vraie

« Je crois profondément que je ne dirai rien qui ne soit juste. Ainsi que personne n'attende de moi autre chose. » « Apologie de Socrate », 17 b.

Le procès de Socrate et sa condamnation à mort par le verdict populaire furent pour Platon la crise majeure, affectant la parole, la justice, la Cité, et en un sens l'ordre du monde. Car à ses yeux la mise à mort du juste contrevient évidemment à cet ordre. Il faut souligner combien, dans cette crise, Socrate place sa sérénité dans la confiance accordée à la parole juste, celle qui dit simplement ce qui est, sans chercher à séduire ni à détourner l'attention. Au cœur de cette confiance, il n'y pas seulement un parti pris de vérité. Ce qui l'habite est la conviction éthique que la vertu contient sa propre récompense (l'homme juste est heureux) et l'injustice son propre châtement (l'homme injuste engendre son malheur). Il n'y a pas, pour Socrate, de bonheur dans le crime.

### A lire

Platon, « Apologie de Socrate », traduction et notes de Luc Brisson (GF Flammarion).

MUSEE DU VATICAN-ELECTA-LEENMAGE

ramène pas à la case « Antiquité ». On continuera donc à lire avec délectation Socrate ou Sénèque, Epicure ou Marc Aurèle. Mais en gardant en tête la distance des siècles existant entre eux et nous.

On imagine le lecteur frustré. Comment donc ? Ces philosophes qui ont inventé des moyens de se soustraire aux crises internes que provoquent la maladie, l'ambition, l'angoisse de mourir, nous devrions les tenir à distance ? Les considérer comme inadéquats à notre temps, les juger inefficaces pour ce qui nous occupe ? Va-t-on donc conclure qu'ils ne servent à rien ? Qu'on se rassure. Il n'est pas question de renvoyer ces maîtres aux oubliettes. Il s'agit seulement de ne pas les croire trop vite, et trop naïvement, nos contemporains.

Car ils nous parlent d'un temps que les modernes ne peuvent pas connaître, où les philosophes n'étaient pas fonctionnaires, ni toujours professeurs ni même nécessairement auteurs de livres. Une époque faussement proche, où les doc-

trines étaient des modes de vie, au point qu'on pouvait dire, comme Sénèque : « La philosophie enseigne à faire, non à dire. » En ce temps-là, que nous aurions tort de croire si vite revenu, les pensées étaient aussi, pour une large part, des thérapies : « Vide est le discours du philosophe s'il ne contribue pas à guérir la maladie de l'âme », dit une sentence épicurienne. La frontière était floue entre penser juste et soigner.

Du coup, c'est sans doute vers un médecin, et non des moindres, qu'il faudrait se tourner pour trouver une conception plus adaptée à notre temps que les sagesses de la scission et du retrait. Hippocrate, dans la Grèce classique, développe en effet, de manière singulièrement pertinente, l'idée même de crise : c'est bien une perturbation, un déséquilibre, mais c'est tout autant le signe d'un rééquilibrage, un processus de restauration de la santé. Il convient donc de la traverser, de l'accompagner de manière appropriée. Des crises, en ce sens, on ne peut s'abstraire. Celui qui sait ne cherche pas à les contrecarrer. Sérénité? ■